

tée de Palestrina, chanté à sept voix, a produit un effet saisissant. Rien de plus sublime et de plus original que cette musique, qui déploie avec largeur toutes les ressources de l'art : ces longues tenues, ces croisements et ces mélanges, ces voix vagues et plaintives ressemblent aux innombrables bruits de la nature, et remplissent l'oreille de lamentations aiguës et de douloureux gémissments. Par elles-mêmes, les paroles du *dies iræ* sont bien de nature à impressionner et à remuer profondément ; mais lorsqu'elles sont ainsi interprétées devant le jugement dernier de Michel-Ange, sous les yeux foudroyants de ce Christ si formidable, elles jettent l'épouvante dans l'âme, et on reste atterré.

Quand la messe fut terminée, le saint Père lui-même chanta l'absoute. Sa voix, qui manifestait une émotion profonde, fit une grande impression sur l'assemblée, déjà si remuée par tout l'ensemble de cette pompe funèbre, remplie de majesté et de poésie sublime.

\*\*

Pendant toute la matinée, les églises de Rome ont été remplies, et le nombre des communions, faites à l'intention de Pie IX, se chiffre par milliers.

Mais, c'est surtout la basilique de Saint-Pierre qui a eu le privilège d'attirer et de retenir la foule. On sait que le corps de Pie IX repose momentanément dans une tombe placée au-dessus de la porte qui conduit au chœur de la chapelle du chapitre, en face du monument d'Innocent VIII, et que, suivant le cérémonial observé pour la sépulture des souverains pontifes, il ne sera déposé dans son tombeau définitif, qu'après la mort de son successeur. Et bien, là, devant cette tombe modeste, sur laquelle se lisent simplement les mots—*Pius IX P. M.*, on voyait prosterné le prêtre romain, mêlé à la foule du peuple. On priait avec recueillement et dévotion, et toutes ces prières renfermaient l'expression de la douleur éprouvée à la mémoire d'un père tendrement aimé, une humble supplication au Dieu souverainement juste, mais plus encore, une invocation de l'âme sainte du grand pontife, pour les besoins présents de l'église, qu'il a tant aimée.

Hier, le service anniversaire de Pie IX a été célébré dans la basilique vaticane. Les chœurs de Saint-Pierre avaient à lutter contre le souvenir récent de la musique de la chapelle sixtine ; s'ils ne parvinrent pas à surpasser l'impression produite la veille, ils seurent toutefois interpréter, avec un talent extraordinaire, une messe à voix seules, composée par Meluzzi, on peut même dire que l'émotion fut presque aussi grande qu'à la Sixtine, lorsqu'après l'élévation, les voix, empreintes d'une

piété et d'une onction suaves, chantèrent, au milieu d'un profond silence, le motet. "*Audiri vocem de celo dicentem mihi. beati qui in Domino moriuntur.*"

Le 11 février, une cérémonie semblable aura lieu dans la basilique de Saint-Jean de Latran.

\*\*

Les lecteurs de *l'Abaille* savent, sans doute, qu'à l'occasion de l'anniversaire de l'élection de Léon XIII, les représentants de la presse catholique du monde entier, feront, suivant l'expression de Mgr Tripepi, promoteur de ce beau mouvement, "collectivement, fidèlement et sans réserve, hommage de leurs félicitations, de leur invincible soumission, et de leur profond attachement au Saint Père, leur maître infailible et leur généreux protecteur." Déjà, plus de douze cents revues et journaux catholiques ont répondu à l'appel du savant rédacteur du *Papato*.

L'audience est fixée au 21 février. Léon XIII profitera de cette circonstance pour donner, dit-on, des conseils et des encouragements aux écrivains catholiques. Il leur tracera même un programme à suivre.

Je termine ma lettre, en vous annonçant que le Saint Père prépare une nouvelle encyclique ; c'est du moins le bruit courant. Elle traitera du haut enseignement, fera l'éloge de la doctrine de Saint-Thomas d'Aquin, de sa méthode, et demandera aux universités, aux académies et aux séminaires de les suivre aussi fidèlement que possible.

ALBERT DE S. LÉON.

### Le mystère de la douleur.

Roi déchu, ô mortel, sais-tu pourquoi la douleur ? Sais-tu pourquoi du berceau à la tombe, depuis le moment qui entend tes premiers cris jusqu'à celui qui reçoit tes derniers gémissments, ta vie n'est qu'une chaîne d'amertume et d'angoisse ?

La première voix de l'enfant naissant, c'est un pleur, comme s'il pressentait déjà les épines du chemin, qui vont déchirer ses membres et sillonner son corps de plaies. Puis à mesure qu'il grandit, que le germe de ses facultés intellectuelles et morales se développe, il voit tour à tour s'asseoir à son foyer toutes les tristesses, toutes les inquiétudes, tous les abattements. Jeunes âmes épanouies sous les premiers rayons de l'adolescence, qui vous promettez d'immortelles ivresses, attendez. Voici l'orage menaçant. — Souffle terrible, qu'apportes-tu à la jeunesse ? Pourquoi ternir sitôt la candeur de cette âme, pourquoi laisser sur ce front les nuages sombres de la lutte et du doute ?

La douleur ! C'est souvent l'intime déchirement d'un cœur aux prises avec lui-même ; luttant pour un idéal qu'il a toujours rêvé mais qui lui échappe sans cesse.

L'esprit a aussi ses combats. Sous le souffle glacé d'une contagion impie, la foi a baissé, peu à peu cette flamme sacrée s'est refroidie, presque éteinte. Que faire alors ? Se laisser aller au courant du doute ? Mais quelle sera l'issue ? Remonter péniblement vers sa source le fleuve de la vérité ? Hélas qu'il faudra de courage, de travail et d'étude ! Cette perspective pénible d'un indicible malaise, le jeune homme, qui, une fois, s'est laissé glisser sur la pente. Il souffre à la penser de refouler le mal.

Enfin à travers luttes et périls l'homme a veilli : d'une jeunesse fiévreuse et ardente il a passé à l'âge plus sérieux de l'homme fait. S'il a perdu la fleur de ses jeunes années : la douleur n'a rien perdu de son empire. Voyez ce jeune père, cette jeune mère, penchés sur un berceau et recueillant avec tendresse les premiers sourires d'un ange nouveau-né. Leur joie est au comble ! Mais la mort veille, elle aussi. Elle frappe, et le coup terrible brise la dernière illusion de ces pauvres cœurs ! Et si c'est le chef de la famille, si c'est la mère qui succombe ! figurez-vous, si vous le pouvez, les chagrins de l'orphelin qui se voit seul, sans soutien, dans un monde étranger.

Au sein de la société, l'homme, là aussi, rencontre le calice amer des souffrances. Il lui faut affronter l'amertume d'une réputation détruite, des services méconnus, d'une amitié sincère stérile ou brisée par la mort. Tantôt un revers de fortune déjoue ses calculs, tantôt la défaite d'une idée, d'un principe enseveli sous ses propres ruines, le frappe de stérilité. Ainsi de misère en misère, de blessure en blessure, l'homme arrive tout saignant aux portes du tombeau. Roi déchu, ô mortel, pourquoi la douleur ?

Mystère profond, problème terrible, impénétrable aux yeux que n'éclaire pas la foi. Seule la religion en tient la clef. Aux jours lumineux de l'Éden, quand l'homme rayonnait encore d'innocence et d'amour, eut-on vu alors sur ce front magnifique et resplendissant le sillon amer des cruels soucis ? Non la douleur était inconnue à l'âme humaine. Qu'est-il donc advenu ?

Hélas ! nous ne le savons que trop. L'homme a prévariqué : des hauteurs serènes où tout était lumière et amour, Adam, convaincu de désobéissance a été précipité dans la vallée de larmes, et avec lui toute sa postérité. La douleur, c'est la justice de Dieu s'appesantissant sur la tête du pécheur ; le châtement qui a suivi la faute. Notre père com-